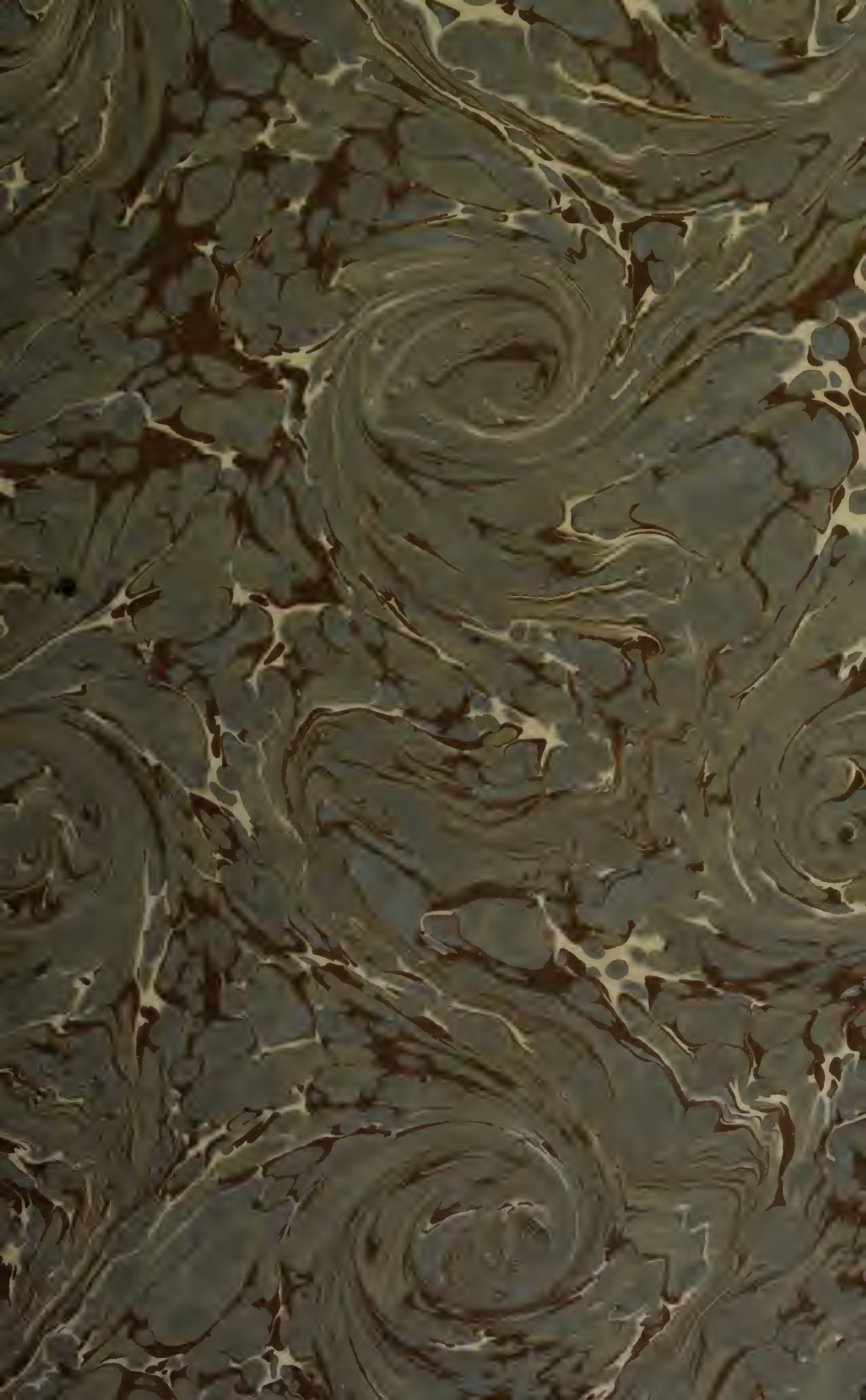




# OBSERVATIONS

*SUR*

# LA CURE DE LA GONORRHÉE,

*TRADUITES DE L'ANGLOIS*

DE M. SAMUEL FOART SIMMONS,

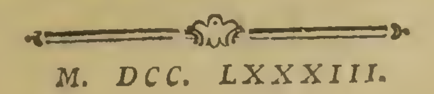
*Docteur en Médecine, de la Société Royale de Londres, Membre du College Royal des Médecins de la même Ville, & de la Société Royale de Médecine de Paris.*

PAR GABRIEL MASUYER.



*A MONTPELLIER,*

De l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS PICOT, seul Imprimeur du Roi & de la Ville, place de l'Intendance.



M. DCC. LXXXIII.



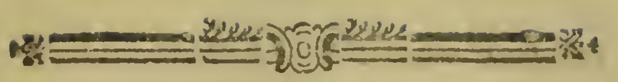
# *AVERTISSEMENT*

## DU TRADUCTEUR.

*Je ne voulois rien ajouter à l'excellent Ouvrage de M. Simmons, mais par les conseils d'un Médecin, aussi savant qu'éclairé, j'ai cru devoir y joindre quelques notes, prises d'un fameux Auteur Anglois (M. Fordyce), d'après les extraits que m'en a fourni l'excellent Praticien dont je viens de parler, à l'invitation duquel je me suis déterminé à faire part au Public de la Traduction de cet Ouvrage dont il m'avoit communiqué l'original.*

---

Page 10, *lisez* à la note voyez pag. 38, au lieu de pag. 37.



# PRÉFACE
## DE L'AUTEUR.

J'OFFRE au Public quelques remarques sur une maladie qui, en différens temps, a fixé l'attention des Sydenham, des Boerhaave, des Astruc, des Wan-Swieten, & d'un si grand nombre des plus habiles Médecins, qu'il pourra paroître inutile à bien de gens de chercher à ajouter quelque chose à ce qui a été dit. Cependant on est encore bien loin d'avoir épuisé le sujet; car, quoique cette maladie soit répandue dans l'Europe depuis plus de deux siecles, on

trouve encore les plus fameux Médecins très-diviſés dans leurs opinions ſur ſa nature & ſon traitement. Je me flatte que les Obſervations que je vais offrir ajouteront quelque choſe à nos connoiſſances ſur cet article, en écartant quelques erreurs qui ont été trop généralement adoptées, & en facilitant les moyens de guérir une maladie qui eſt trop ſouvent abandonnée à des Charlatans ignorans & hardis, tandis qu'il n'en eſt pas qui exige plus d'habileté, tant en Anatomie, qu'en Médecine ; car à moins qu'un Praticien ne joigne à une exacte connoiſſance de la ſtructure des parties, une connoiſſance

plus exacte & plus profonde encore de l'effet des remedes, de maniere qu'il ſoit en état de choiſir ceux qui conviennent le plus à la conſtitution de ſon malade, de les varier ſuivant l'exigence des cas, il eſt néceſſairement incapable de la traiter avec ſuccès. On a fait ſi peu d'attention à ce qu'exige cette diverſité de circonſtances, que nous voyons tous les jours des annonces de ſecrets faits pour être adminiſtrés indifféremment dans toute ſorte de cas.

Les pilules de Keyſer nous fourniſſent une preuve frappante de cette vérité. Il eſt ſûr que ce remede, dans certaines circonſ-

tances, eſt très-efficace ; mais, dans un grand nombre de cas, il eſt inſuffiſant pour guérir complettement, même nuiſible à la conſtitution du ſujet, & capable à la longue de produire de grands ravages : cependant, lorſqu'on l'introduiſit dans les Hôpitaux Militaires de France, il étoit accompagné d'un ordre du Miniſtre, qui défendoit d'employer d'autres remedes dans les cas de maladies vénériennes. Ces ordres furent exécutés pendant quelques années, juſqu'à ce qu'enfin on fut ſi frappé des maux qu'il produiſoit, qu'on les révoqua; & depuis ce temps les Médecins & les Chirurgiens des Armées ſont

libres d'employer la méthode de traitement qu'ils jugent la plus convenable.

Dans ce petit Ouvrage, j'ai ſcrupuleuſement mis de côté toutes les théories, & me ſuis uniquement borné aux faits pratiques & aux précautions à prendre, fondé ſur ma propre expérience, & d'après les plus exactes obſervations. Comme je ne me ſuis propoſé, ainſi que je viens de le dire, que de traiter de la gonorrhée & des affections locales qui en ſont la ſuite, je me contenterai de parler en peu de mots des préparations mercurielles qui paroiſſent les plus propres à prévenir

les effets de l'abſorption, & garantir la maſſe entiere de l'infection. Lorſque j'aurai plus de loiſir, je pourrai peut-être eſſayer d'entrer dans de plus longs détails ſur les différentes propriétés des préparations mercurielles, & dans la ſuite, étendre mes recherches juſques ſur la vérole, & ſur la méthode reçue aujourd'hui de la traiter, laquelle paroît défectueuſe à pluſieurs égards.

OBSERVATIONS



# OBSERVATIONS

## SUR

## LA CURE DE LA GONORRHÉE.

ON a fait beaucoup de raiſonnemens pour prouver que la gonorrhée & la vérole ſont des affections produites par deux eſpeces de virus, il ſeroit heureux pour le genre humain que cette opinion fût bien fondée ; mais malheureuſement une expérience journaliere nous a fait voir qu'elle étoit fauſſe. Il a été prouvé que la matiere d'un chancre introduite dans l'urethre occaſionne la gonorrhée, & que la matiere de la gonorrhée produit un chancre, un bubon & la vérole.

Je donne mes ſoins en ce moment à un Officier attaqué de puſtules vénériennes,

de douleurs & autres ſymptômes de vérole, qu'il doit à la cure imprudente d'une gonorrhée par une injection aſtringente. Les puſtules parurent chez ce malade environ ſix ſemaines après la ſuppreſſion de l'écoulement; il n'a jamais eu de chancres, & n'a point couru les riſques d'une nouvelle infection; mais on peut conjecturer de la grande douleur qu'il ſouffroit en urinant dans le temps qu'il avoit la gonorrhée, & de la vive cuiſſon qu'il éprouvoit vers une petite tache dans l'urethre à un demi-pouce de ſon orifice, ainſi que de la légere contraction de ce canal qu'il a toujours reſſentie, que c'eſt à l'exulcération qui a ſuccédé à la chaude-piſſe qu'il faut attribuer l'abſorption du virus.

Il n'y a pas long-temps que je fus conſulté par un Seigneur de Staffordshire, lequel ſe trouvant attaqué depuis deux mois d'une gonorrhée dont l'écoulement étoit abondant & jaunâtre, accompagné d'une grande douleur & d'inflammation,

confulta un Médecin qui lui ordonna une faignée, plufieurs purgations avec la manne & les fels neutres, un régime rafraîchiffant; & au bout de dix ou douze jours, quand l'inflammation commença à diminuer, il prit le baume de Copahu à hautes dofes, & fit ufage d'une injection qui lui occafionna une violente cuiffon dans l'urethre. Environ huit jours après l'écoulement cefla, il alla à la campagne, fe croyant guéri; mais peu de temps après il s'apperçut d'un gonflement confidérable des glandes à l'aine droite; & lorfqu'il m'écrivit, il avoit les amigdales ulcérées. Je pourrois ajouter d'autres cas femblables que j'ai été à portée d'obferver; mais ces deux me paroiffent fuffifans pour prouver que la matiere de la gonorrhée abforbée & portée dans l'habitude du corps, peut produire tous les fymptômes de la vérole. Quoiqu'il en foit, il eft peut-être néceffaire pour cela (ce qui n'eft cependant pas bien sûr) que le virus foit pris d'une furface ulcérée, & il

y a nombre de bons Praticiens qui nient que la gonorrhée produiſe jamais dans l'urethre cette exulcération ; ils prétendent que dans ces cas l'augmentation de la ſécrétion du mucus opere le même effet que dans le catharre ; mais la comparaiſon pourroit bien n'être pas tout-à-fait juſte ; car dans le catharre toute la membrane du nez eſt irritée dans chacun de ſes points, au lieu que dans la gonorrhée, il n'y a qu'une portion de l'urethre où la douleur ſe fait ſentir. En général cette maladie s'étend rarement au-delà d'un pouce ou d'un pouce & demi dans ce canal, & dans le plus grand nombre de cas elle eſt bornée, du moins dans le commencement, à une petite tache à environ un pouce de l'extrêmité du gland. L'écoulement vient de cet endroit ; & quand le malade urine, il ne reſſent de cuiſſon que lorſque l'urine a atteint l'eſpace enflammé ; mais à meſure que le déſordre augmente, l'inflammation ſe propage de la même maniere que lorſqu'un chancre s'étend. On peut

eſpérer que la diſſection éclaircira un jour cette queſtion, & terminera toute diſpute ſur cet objet ; mais ceci eſt étranger à notre ſujet.

J'ai vu ouvrir l'urethre de pluſieurs perſonnes mortes dans le temps qu'elles avoient la gonorrhée. Dans trois de ces cadavres, de même que dans les cas rapportés par Morgagni, (*de ſedib. & cauſ.*) la ſurface de l'urethre me parut légérement rouge, & dans tous couverte de mucus, mais ſans aucune apparence d'exulcération, excepté dans deux ſujets que je vis à Paris, dans leſquels la plupart de ceux qui obſervoient avec moi crurent voir des ſignes évidens de cette exulcération. Nous examinâmes les urethres avec beaucoup d'attention ; nous prîmes une lentille, mais je ne crus pas en voir aſſez pour pouvoir décider là-deſſus. D'un autre côté, à l'ouverture des cadavres j'ai vu, ainſi que d'autres Anatomiſtes l'ont écrit, des marques non équivoques de cicatrices des ulceres

qui avoient eu lieu dans cette partie. Si l'on considere que l'écoulement dans la gonorrhée est quelquefois teint de sang, & qu'on ne sauroit douter alors qu'il n'y ait quelque vaisseau sanguin de rompu, on verra qu'on n'a pas de raison pour douter que l'exulcération ne puisse avoir & n'ait effectivement quelquefois lieu dans ces cas, particuliérement lorsque nous observons, comme cela arrive souvent, une excoriation vers l'orifice de l'urethre. Il est certain que par-tout où il y a inflammation considérable, il y a danger d'ulcération. De plus, on voit souvent à la suite des gonorrhées négligées des fistules au périnée, & d'autres ulceres de l'urethre qui pénetrent à travers sa substance, & donnent lieu à l'écoulement des urines. Il est donc indubitable qu'il se forme souvent de légeres exulcérations de ce canal, qui bientôt après sont cicatrisées, comme il arrive aux papilles de la langue & des amigdales, &c. Cette cicatrisation est plus facile dans une partie telle que l'urethre,

défendue par un mucus, & à l'abri de l'air, que l'on ſait aſſez n'être pas un obſtacle léger aux cicatriſations.

Je crois que toutes choſes bien conſidérées, l'idée la plus raiſonnable que nous puiſſions nous former des phénomenes de cette maladie, eſt que les molécules du virus vénérien étant mêlées avec la ſemence & avec le mucus qui coule de l'urethre pendant le coït, peuvent être repompées à une certaine hauteur dans ce canal, où l'irritation qu'elles cauſent eſt en proportion de la virulence de la matiere & de l'irritabilité du ſujet. Les ſuites de cette irritation ſont l'inflammation & l'augmentation de ſécrétion du mucus. Juſques-là la maladie eſt locale; mais il peut arriver que cette inflammation ſoit ſuivie, comme une autre d'ulcération, & expoſe le malade au danger de contracter la vérole. Nous ne ſommes point sûrs, comme je l'ai obſervé, que cela n'arrive pas ſans ulcération; mais rien ne nous aſſure du

contraire. Les draſtics ſont reconnus comme favoriſans l'abſorption, & j'ai rencontré des véroles qui paroiſſoient dues à l'uſage imprudent de ces remedes dans la gonorrhée.

Rien ne varie davantage que le temps de l'apparition des ſymptômes de la gonorrhée. On peut en fixer le terme moyen entre le quatrieme & le quatorzieme jour; mais ils paroiſſent en certains cas dans les vingt-quatre heures; d'autrefois ils ne paroiſſent qu'au bout de cinq ou ſix ſemaines; mais ces extrêmes ſont rares.

Le premier ſymptôme de cette maladie chez les hommes, eſt ordinairement une ſenſation qui ne differe pas beaucoup d'une piquure de puce avec enflure des bords de l'urethre, & un certain degré de tenſion à la verge; elle ſe trouve comme comprimée, & les urines coulent par jets inégaux : on voit au bout de la verge un mucus blanchâtre qui en découle lorſqu'on la preſſe légé-

rement, ſur-tout ſi on la preſſe vers l'endroit où ſe fait principalement ſentir la douleur. L'écoulement devient bientôt plus conſidérable, & change de couleur ſuivant le degré d'inflammation. Le malade ſe plaint de cuiſſon & d'une vive douleur en urinant, particuliérement vers un endroit déterminé de l'urethre juſqu'à ſon orifice, & les éreƈtions involontaires auxquelles il eſt ſujet à cauſe de ce ſtimulus, ſur-tout lorſqu'il eſt chaudement dans ſon lit, occaſionnent une diſtorſion ou courbure de la verge qui eſt accompagnée de grandes ſouffrances (1). Quand l'inflammation eſt violente, le gland paroît enflé, tranſparent, la tenſion ſe propage à toute la verge, le périnée ſe gonfle & devient rouge, les lombes, les feſſes & l'anus ſont affeƈtés par ſympathie, & les malades y éprouvent une ſenſation très-incommode. Quelquefois le prépuce s'en-

(1) *De grandes ſouffrances*, qui ſont dues, ſuivant M. Fordyce, à l'inflammation du canal de l'urethre, qui en empêche l'extenſion lorſque l'éreƈtion ſurvient,

flamme vers l'extrêmité de la verge, ce qui empêche de découvrir le gland, c'eſt ce qu'on appelle *phimoſis :* d'autrefois il forme un bourrelet à ſa racine, de maniere qu'on ne peut le recouvrir, & c'eſt ce qu'on appelle *paraphimoſis.* Si la contraction & l'inflammation ſont violentes, elles peuvent ſe terminer par la gangrene, alors, & ſur-tout s'il y a phimoſis, on peut appercevoir une corde dure qui s'étend ſur le dos de la verge. C'eſt un vaiſſeau lymphatique enflammé (1) dont l'inflammation peut être regardée comme l'avant-coureur d'un bubon.

Dans les cas ordinaires, le ſiege de la maladie, comme nous l'avons obſervé, eſt dans l'urethre à peu de diſtance de ſon orifice ; mais il arrive ſouvent que le virus s'inſinue beaucoup plus loin, de maniere à attaquer les glandes de Couper la proſtate & les parties voiſines du col de la veſſie.

---

(1) *Voyez* la note ci-après, page 37.

En général, l'inflammation augmente pendant plusieurs jours, ordinairement pendant une semaine ou deux, après lesquelles les symptômes commencent à perdre de leur intensité, & l'écoulement quand il est abandonné à lui même, diminue petit à petit, devient plus blanc, plus louable, & s'arrête enfin tout-à-fait. Cependant la couleur du mucus n'est pas une regle toujours sûre dans ces cas; car dans plusieurs malades il est jaunâtre & quelquefois verdâtre jusqu'à la fin; mais en général il prend plus de consistance vers la fin de la maladie.

Chez les femmes les parties de la génération n'étant pas en si grand nombre, ni si compliquées que chez les hommes, quelquefois il n'y a que le vagin qui soit affecté, & quand cela est les symptômes sont très-peu de chose; mais en général ces symptômes sont une démangeaison & une cuisson comme chez l'homme, avec inflammation des nymphes, des lévres, du clitoris, des

caroncules myrthiformes, de l'orifice, & quelquefois de tout le meat urinaire; d'autrefois les glandes ſituées au fond du vagin ſont affectées, & il eſt aſſez ſouvent difficile de diſtinguer l'écoulement de la gonorrhée des fleurs blanches.

D'après cette hiſtoire des progrès de la maladie, on s'appercevra aiſément que les principales indications curatives ſont de faire ceſſer l'inflammation (1), & d'évacuer le virus qui en eſt la cauſe.

Il y a des Praticiens qui, ſuppoſant le corps humain doué d'une faculté capable de repouſſer les maladies, & que la gonorrhée doit parcourir ſucceſſivement certains périodes d'augment, d'état & de déclin, veulent qu'on en abandonne la cure à la nature, ou au moins qu'on ſe contente de l'aider par un régime

(1) Si vers le commencement l'inflammation eſt conſidérable, dit M. Fordyce, il faut donner une once de kina toutes les vingt-quatre heures juſqu'à ce que l'inflammation diminue, & enſuite en venir à trois dragmes par jour.

anti-phlogiſtique, de légeres évacuations, & autres ſecours ſemblables.

Il n'eſt pas douteux que dans pluſieurs cas cette maladie ne ſoit ſuſceptible d'une cure naturelle, l'augmentation de ſécrétion du mucus entraînant le virus à meſure qu'il ſe forme, guérit à la longue ; mais il eſt également certain que dans tous les cas nous pouvons en borner le cours, & abréger les douleurs qu'elle fait éprouver au malade, par l'application des ſecours de l'art, & cela auſſi ſûrement que nous pouvons prévenir les effets d'une ophtalmie, ou de toute autre inflammation locale, par l'application des topiques appropriés. Tous les Praticiens regardent les remedes généraux, tels que la ſaignée, un régime rafraîchiſſant, l'uſage des délayans & des légers évacuans, comme utile & même néceſſaire à cet effet. Aſtruc penſe que dans ces cas la ſaignée doit être répétée cinq ou ſix fois, & il y a pluſieurs Praticiens qui comptent beaucoup ſur ces

ſortés d'évacuations pour calmer l'inflammation ; mais il n'y a peut être pas un ſeul cas entre dix dans leſquels elle ſoit abſolument indiſpenſable, & ce petit nombre de cas regarde ſeulement les ſujets vigoureux & pléthoriques. Alors, & lorſque le pouls eſt dur & plein, on obtiendra les meilleurs effets d'une ſaignée de huit à douze onces, qu'il ſera peut-être même néceſſaire de répéter. L'inflammation dans ces cas eſt entretenue par le ſtimulus du virus & de l'urine ; & tout ce que nous pouvons eſpérer alors, c'eſt de modérer, par ce moyen, la douleur & la fréquence des érections. Chez les perſonnes d'une conſtitution délicate & d'une fibre irritable, la ſaignée ne fera point de bien ; & ſi on la répete, elle eſt capable de produire les plus mauvais effets, en augmentant l'irritabilité, & rendant pour la ſuite le malade plus ſenſible au ſtimulus.

Quant à l'utilité, & même à la né-

cessité d'un régime rafraîchissant, elle est assez démontrée par ce que nous avons dit de la nature de cette maladie. Le vin & les liqueurs spiritueuses, les épiceries, le poisson, les viandes & les mets salés, ou qui exigent beaucoup d'assaisonnemens, augmenteroient infailliblement les symptômes. Le malade ne doit faire par jour qu'un repas, & même frugal, il ne doit pas souper. Il doit tirer la plus grande partie de ses alimens du lait & des végétaux adoucissans, pendant tout le temps que l'inflammation est dans sa force : il faut éviter soigneusement tout ce qui tend à exciter les desirs vénériens ; car tout ce qui provoque l'érection, de quelque nature qu'il soit, doit augmenter l'inflammation & l'intensité de la maladie. Par la même raison, un exercice forcé, soit à pied, soit à cheval, ou en voiture, sera très-nuisible, à cause de l'irritation qu'il occasionne au périnée. Les exercices violens, de quelqu'espece qu'ils soient, & tout ce qui est capable

d'augmenter la chaleur & le mouvement du ſang, eſt très-contraire.

Le lait, les liqueurs mucilagineuſes telles que le thé dans la décoction de lin, l'orgeat, le petit lait, l'hydrogala, les émulſions d'amande, & autres boiſſons ſemblables priſes en abondance, ſeront très-appropriées pour délayer l'urine, & garantir l'urethre du ſtimulus de ſes ſels. Quand la chaleur & la douleur en urinant ſont conſidérables, on voit les ſubſtances mucilagineuſes produire les meilleurs effets, particuliérement la gomme adragan. On donne ordinairement même doſe de cette gomme ou de la gomme arabique & de nitre, pour diſſoudre le nitre dans la boiſſon du malade, dans la vue de diminuer l'inflammation; mais dans ces cas le nitre eſt toujours contre-indiqué. Il eſt reconnu que c'eſt un puiſſant diurétique (1). Sa

(1) Mais il faut remarquer que le nitre n'eſt diurétique qu'à une certaine doſe, & que c'eſt un des plus puiſſans anti-phlogiſtiques à une doſe modérée.

principale

principale action portant ſur les voies urinaires, le ſtimulus qu'il occaſionne ne ſert qu'à augmenter le mal qu'on veut ſoulager. La crême de tartre eſt également contre-indiquée à raiſon de ſes qualités diurétiques. Nous ne devons pas avoir en vue, dans ces ſortes de cas, de procurer le flux d'urines, car le virus étant inſoluble dans l'eau (1),

(1) Le mucus, ſuivant M. Fordyce, ne ſauroit perdre dans l'eau ſon état de viſcidité adhéſive, à moins qu'il ne commence à éprouver la putréfaction, car dans une quantité d'eau, il eſt occupé, étendu infiniment par cette eau qu'il ſature, mais non pas diſſous chymiquement, puiſqu'à un certain degré de chaleur, on le voit ſe rapprocher & ſe coaguler, &c. Combiné avec les acides nitreux, vitriolique & muriatique, le mucus forme une eſpece de ſavon ſoluble dans l'eau. Des ſolutions concentrées de quelque ſel métallique, ainſi que les ſolutions, ſoit concentrées, ſoit délayées de l'alkali cauſtique, ou de la terre calcaire cauſtique, forment avec le mucus un compoſé ſoluble dans l'eau... C'eſt ſans doute pour cette raiſon que notre Auteur dit plus bas, que quand l'infection eſt communiquée par le virus qui ſe mêle avec le mucus de l'urethre, du vagin, du gland, du prépuce, &c. s'il n'y a encore paru ni écoulement, ni ulcere, ni puſtule, on peut le déterger par une lotion, & le plus ſouvent empêcher la maladie au moyen du remede ſuivant.

on ne peut point l'entraîner par de ſemblables moyens ; mais notre but doit être de rendre l'urine auſſi douce & le moins ſtimulante qu'il eſt poſſible.

Les purgatifs doux qui conſtituent une autre partie des remedes généraux qu'on emploie, ſont ſans contredit, d'un grand ſecours lorſqu'ils ſont adminiſtrés avec prudence ; mais on ſait que l'abus des purgatifs dans ces maladies a produit les plus grands maux.

---

℞ Cauſtic. commun. pharmacop. Londin. ℥ j. ſolv. in aqu. font. ℔ j. & cola per chartam.

Il faut mêler peu à peu une partie de cette ſolution avec une taſſe d'eau, juſqu'à ce que le mêlange ſoit aſſez fort pour emporter ou enlever le mucus de la bouche, en la lavant, ſans cauſer beaucoup de douleur. On remplit une ſeringue avec cette liqueur, & on fait une injection dans l'urethre ou dans le vagin, faiſant retenir la liqueur au malade pendant environ une minute ; ajoutez enſuite au reſte de la liqueur une cuiller à café de la ſolution, & lavez-en le gland, le prépuce, les *labia pudend.* &c., & enfin faites une injection avec de l'eau pure, tiede ou chaude, ou le lait. C'eſt auſſi pour la même raiſon que M. Simmons a recommandé, pag. 22 & 23, cette diſſolution cauſtique, dont il a très-bien fait ſentir tous les inconvéniens.

Dans le temps où l'on commença à traiter cette maladie, c'étoit une pratique uſitée de donner une friction avec une forte doſe de mercure trois ou quatre fois la ſemaine, & de l'évacuer le lendemain par une bonne doſe de pilules cochées, ou quelqu'autre draſtique. On continuoit cette méthode pendant quelques ſemaines, & comme un effet conſtant des violens draſtiques eſt d'augmenter l'abſorption de toutes les cavités, le virus étoit fréquemment porté, par ce moyen, dans l'habitude du corps, & produiſoit la vérole ; ou ſi le malade échappoit à ce malheur, il étoit au moins tourmenté d'un écoulement opiniâtre ; peut-être même ſa conſtitution étoit profondément affectée, l'effet d'une ſemblable méthode étant, particuliérement chez les ſujets irritables, d'affoiblir l'eſtomac & les inteſtins, & de laiſſer en eux le levain de l'hypocondriacie. Les purgatifs violens occaſionnent auſſi très-ſouvent des ſtranguries, des hernies humorales, & autres ſymptômes fâcheux. Aujourd'hui

que nous connoiſſons très-bien la doctrine des abſorptions, cette pratique eſt tombée, à bon droit, en diſcrédit ; car aſſurément il n'eſt perſonne, pour peu qu'il ait de connoiſſance en anatomie, qui croie pouvoir évacuer le virus de la gonorrhée par les ſelles, ſurtout ſi l'on fait attention que ce virus doit être auparavant pompé par les vaiſſeaux lymphatiques, & porté dans le torrent de la circulation, pour être enſuite évacué. Cependant notre attachement aux anciens uſages eſt ſi étrange, que nous rencontrons encore de temps en temps des cas où cette pernicieuſe méthode eſt adoptée ; j'ai eu moi-même occaſion d'en voir deux depuis peu.

Les purgatifs qu'on emploie dans ces cas doivent être doux, tels que le ſel de la Rochelle, la manne, le tartre ſoluble & autres de cette nature. On ne doit les donner qu'à des doſes qui puiſſent procurer deux ou trois ſelles, & répétés ſeulement tous les deux ou trois jours.

Les électuaires purgatifs qu'emploient encore tous les jours quelques Praticiens, ne servent qu'à entretenir l'irritabilité de la vessie, & à prolonger l'inflammation.

Les topiques dont on se sert consistent principalement en différentes injections composées de diverses substances ; mais leur effet peut en général se rapporter à leur principe mucilagineux & sédatif, ou à leur qualité déterfive ou astringente. Il n'est pas douteux que ces remedes, entre les mains d'habiles Praticiens, ne produisent les plus grands effets ; mais, d'un autre côté, leur administration imprudente peut produire des maux irréparables.

Personne n'ignore que les injections huileuses & mucilagineuses tendent directement à arrêter l'inflammation locale, & qu'une injection adoucissante, de même qu'une solution d'opium, diminueront l'irritabilité de la partie si on les

continue aſſez long-temps pour cela. Leur utilité eſt donc aſſez démontrée(1).

Une injection déterſive, ou une injection qui provoque la ſécrétion du mucus & en favoriſe l'écoulement; & par ce moyen celui du virus vénérien qui s'y trouve mêlé, ne peut être em-

(1) M. Fordyce regarde auſſi les injections huileuſes comme devant produire de très-grands effets, & il recommande beaucoup la ſuivante :

℞. ſebi ovill. curat. . . . ℥ j.
olei olivar. . . . . . ℨ ij.

M. Liqueſcant leni calore tempore utendi.

Ce célebre Praticien inſiſte beaucoup ſur ces injections pour ſatisfaire à ce qu'il appelle la cure naturelle. Il paroît même que c'eſt aujourd'hui une pratique généralement adoptée en Angleterre.

Après cela, qui croiroit que dans une Ville de France où l'on devroit être plus éclairé que dans beaucoup d'autres ſur le traitement des maladies vénériennes, il s'eſt trouvé des Gens de l'art aſſez ignorans pour déférer comme meurtrier un Médecin, auſſi prudent qu'expérimenté, qui recommande & emploie cette méthode au commencement des gonorrhées vives, mais ſimples, & qu'il y a eu des perſonnes aſſez prévenues pour s'en être laiſſé impoſer par ces délations calomnieuſes. M. *Fordyce* recommande encore pluſieurs autres injections, dans leſquelles il fait entrer l'eau roſe, la gomme arabique, &c.

ployée que comme prophilactique, avant que les ſymptômes de la maladie aient paru. On peut remplir cette indication avec une diſſolution cauſtique (1) bien préparée. Je l'ai ſouvent recommandée ; mais il faut apporter la plus grande circonſpection dans l'uſage de cette ſorte d'injection. Si elle eſt trop foible, elle ne produira aucun effet ; ſi elle eſt trop forte, elle peut devenir dangereuſe. J'ai vu une ſuppreſſion d'urine occaſionnée par une injection de cette eſpece. Quand une fois l'inflammation s'eſt déclarée, le ſtimulus de ce remede le rendroit très-hazardeux. Je penſe que l'excoriation de l'urethre en a été ſouvent le fruit, lorſqu'il a été adminiſtré par des Praticiens ignorans & hardis.

Tant que l'inflammation de l'urethre a lieu, tout ce qui l'irrite eſt néceſſairement nuiſible. Si l'injection excite une ſenſation douloureuſe, comme cela

(1) *Voyez* la note, pag. 17.

n'arrive que trop ſouvent, elle peut occaſionner le gonflement des teſticules, la difficulté d'uriner, l'excoriation, & les autres effets de l'inflammation : ſi elle arrête l'écoulement par ſa vertu aſtringente, avant que le virus ſoit évacué, le malade eſt expoſé à la vérole & à différentes affections locales, telles que des obſtructions ou conſtrictions de l'urethre, des abcès au périnée qui ſont dus aſſez ſouvent, comme perſonne ne l'ignore, à l'application imprudente de ces ſortes de remedes.

Quand l'inflammation eſt tombée, on peut employer ſans crainte une injection légérement ſtimulante & aſtringente, & même en retirer de grands avantages ; car, comme l'inflammation eſt excitée dans ſon commencement par le ſtimulus du virus vénérien, on peut être aſſuré lorſque ſon intenſité eſt diminuée, que l'activité du virus eſt diminuée en proportion, & en général quand les ſymptômes de l'inflammation ont ceſſé

entiérement, on peut croire que le mucus n'eſt plus infecté, & que l'écoulement n'eſt plus qu'une ſuite de l'augmentation de la ſécrétion du mucus & du relâchement de ces parties. Les légers aſtringens reſſerreront & fortifieront donc les vaiſſeaux ſécréteurs, & par ce moyen diminueront l'écoulement, & avanceront beaucoup la cure. Il eſt certain que dans le plus grand nombre de cas, une gonorrhée qui ne ſera traitée que par les remedes internes durera cinq ou ſix ſemaines; & quand elle eſt traitée par le moyen des injections maniées habilement, on la guérit en quinze jours, & ſouvent en moins de temps. Le but que doit ſe propoſer le Praticien, eſt donc, premiérement, de n'employer que des injections qui tendent à lubréfier la ſurface de l'urethre, à diminuer & à détruire le ſtimulus du virus. Lorſque l'inflammation diminue, on peut ajouter quelque préparation légérement aſtringente aux injections mucilagineuſes & ſédatives, ayant ſoin que ce qu'il y aura

d'aſtringent ſoit proportionné à l'état de la maladie & à l'irritabilité du malade. Parmi un grand nombre de ſubſtances qu'on emploie en injection, le mercure eſt une de celles dont on ſe ſert le plus ſouvent. On l'adminiſtre ſous différentes formes. Toutes ces injections mercurielles ſont plus ou moins aſtringentes, & ce n'eſt qu'à cette propriété qu'il faut attribuer leur effet : car l'idée de leur principe correctif du virus vénérien, a été originairement introduite & propagée ſur de faux principes.

Le mercure mêlé avec le mucus rendu dans la gonorrhée, n'a pas plus d'effet pour détruire ſon principe contagieux, que la ceruſe ou toute autre préparation. Une diſſolution de ſublimé, injectée dans l'urethre, reſſerrera les orifices des vaiſſeaux, comme une diſſolution de verd-de-gris, de vitriol bleu, ou de tout autre ſtiptique; mais c'eſt tout l'effet qu'elle peut produire; car elle n'ôtera jamais rien au principe contagieux du virus. On

peut obſerver la même choſe du mercure éteint par le moyen du mucilage, & des onctions faites avec le mercure & le jaune d'œuf qui, lorſqu'ils ſont injectés dans l'urethre, operent comme le baume de Copahu, ou toute autre injection ſtimulante; car il eſt sûr que le mercure ne peut rien ſur le virus, à moins qu'il ne ſoit introduit dans le corps (1), & qu'il n'ait ſubi certaines modifications que nous ne connoiſſons pas, & que probablement nous ne connoîtrons jamais. L'application locale du mercure n'aura donc d'autre effet que celui qu'il tire de ſes propriétés ſtimulantes & aſtringentes, parce que le mercure n'étant point abſorbé dans l'urethre, il ne peut être porté dans l'habitude du corps; & quand même cela ſeroit poſſible, la quantité qu'on en introduiroit par cette partie, ſeroit beaucoup trop petite pour

---

(1) On a cependant obſervé que les ulceres vénériens, rebelles à toute ſorte de topiques où n'entroit pas le mercure, n'ont cédé qu'à ceux où l'on avoit ajouté ce remede.

qu'elle eût quelqu'efficacité. Quoiqu'il en ſoit, je ne prétends pas faire entendre qu'il faille exclure l'uſage des préparations mercurielles en injection, mais ſeulement faire voir la fauſſeté du principe ſur lequel on s'eſt fondé pour en faire uſage ; car j'ai remarqué pluſieurs fois que le principe ſtimulant du mercure eſt fort actif, & j'ai ſouvent réuſſi à guérir des femmes, lorſqu'il n'y avoit que le vagin qui fût affecté, par des frictions répétées avec un onguent mercuriel, leſquelles frictions ne ſe faiſoient qu'après avoir bien lavé la partie.

Comme la gonorrhée n'eſt ſouvent qu'une affection locale, on peut croire que l'uſage intérieur du mercure n'eſt pas abſolument néceſſaire pour en opérer la guériſon ; je l'ai ſouvent guérie, ſans avoir recours à ce remede. J'ai également vu des malades dont la ſanté avoit été fort dérangée par un uſage longtemps continué de cette ſubſtance contre

cette maladie, & chez lesquels elle avoit empiré l'affection primitive. Chez quelques-uns de ces sujets, elle aboutissoit à un écoulement opiniâtre, qu'on ne guérissoit que très-difficilement : chez d'autres, il survenoit différens symptômes funestes. C'est pourquoi dans les cas de gonorrhée où j'ai employé le mercure, je ne l'ai pas employé dans la vue d'avancer la guérison, mais pour prévenir l'absorption lorsque l'affection m'a paru légere, & que l'inflammation & les symptômes étoient peu de chose. J'ai hazardé un traitement sans mercure, particuliérement lorsque le malade étoit d'une constitution foible, relâchée, irritable, & susceptible d'être incommodé par ce remede. D'un autre côté, lorsque l'écoulement étoit violent, l'inflammation considérable, & le siege de la maladie fort enfoncé dans le canal de l'urethre, j'ai toujours cru devoir administrer le mercure à petite dose, & sous la forme qui me paroissoit la plus convenable à la constitution du malade.

Les pilules mercurielles du Diſpenſaire de Londres, par rapport à la térébenthine qui entre dans leur compoſition, peuvent quelquefois paſſer par les premieres voies ſans ſe diſſoudre, & par conſéquent n'être d'aucun uſage; mais lorſque le mercure eſt éteint dans lè miel & mis en pilules à la maniere recommandée dans la Pharmacopee d'Edimbourg, il devient une préparation douce, & peut être auſſi efficace qu'aucune autre. J'ai même vu des ſymptômes vénériens qui avoient réſiſté au long uſage du ſublimé corroſif, céder à celui de ces pilules. Leur efficacité vient de ce qu'elles n'irritent point les inteſtins, & qu'elles paſſent avec les ſelles. On doit avoir ſoin qu'elles ne portent pas à la bouche.

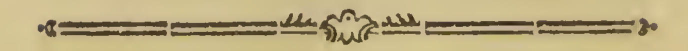
De toutes les préparations mercurielles, la plus douce & la moins irritante, c'eſt le mercure doux; on peut le donner depuis gr. i. ß. juſqu'à gr. iij. à l'heure du coucher en employant de

légers purgatifs pour prévenir la ſalivation ; mais en général je préfere les pilules dont je viens de parler.

Lorſqu'il n'y a ni chancres, ni poulains, lorſqu'on n'en eſt point menacé ; en un mot, lorſqu'on n'a point à craindre la vérole, il ſeroit imprudent d'adminiſtrer le ſublimé corroſif, le mercure calciné, ou toute autre préparation mercurielle irritante.

Je m'en tiens aux obſervations ci-deſſus ſur le traitement général de la gonorrhée ; je vais maintenant faire part de quelques remarques ſur quelques ſymptômes, ou ſur les affections particulieres qui ſuivent ou accompagnent cette maladie, lorſqu'elle eſt violente ou qu'elle a été mal traitée. Ces ſymptômes ou affections particulieres, ſont la Hernie humorale, la Chaude-piſſe cordée, le Bubon, le Phimoſis, le Paraphimoſis & l'Ecoulement opiniâtre. Je dirai quelque choſe ſur chacun de ces articles en par-

ticulier, ſuivant l'ordre dans lequel je viens de les nommer.



## §. Ier.

### *De la Hernie humorale.*

On a cru que la hernie humorale ou le gonflement du teſticule, comme on l'appelle ordinairement, étoit occaſionné par un tranſport de la matiere morbifique ſur cet organe, provenant d'une trop grande quantité de cette matiere, laquelle obſtruoit le canal de l'urethre. Aſtruc & même M. Fabre, un des derniers Auteurs François qui aient écrit ſur les maladies vénériennes, la conſiderent ſous ce point de vue, & l'appellent *Chaude-piſſe tombée dans les bourſes*; mais il n'y a point de paſſage par lequel cette matiere puiſſe rétrograder ſur le teſticule. Si elle eſt pompée par les vaiſſeaux abſorbans, elle ſera portée aux aînes, & produira un bubon; & ſi la

hernie

hernie étoit occaſionnée par la matiere répandue dans l'habitude du corps & transportée ſur le teſticule, la glande proſtate, comme étant l'organe ſécrétoire, ſeroit d'abord attaquée; mais l'on voit que ce gonflement, l'un des plus fâcheux accidens de la gonorrhée, n'eſt que l'effet de l'inflammation portée à un certain point. Quand le ſiege de la gonorrhée n'eſt pas trop avant dans l'urethre, cet accident eſt rare; mais quand l'inflammation a pénétré profondement, de maniere à affecter la membrane de l'urethre, vers l'orifice des conduits ſéminaires, alors elle s'étend quelquefois juſqu'au fond du teſticule, & en bouchant l'orifice des vaiſſeaux déférens, empêche la ſemence d'entrer dans les véſicules; de là vient que nous voyons conſtamment que le gonflement commence au vaiſſeaux déférent, & s'étend à travers l'épididime juſqu'au teſticule. Quoiqu'il en ſoit, l'inflammation dans le plus grand nombre de cas, eſt bornée au vaiſſeau déférent & à

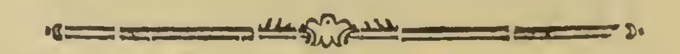
l'épididime, le teſticule étant rarement affecté. La hernie humorale a ſi peu de rapport avec l'écoulement de l'urethre, que nous la voyons quelquefois ſurvenir pendant le temps de cet écoulement. Dans le plus grand nombre de cas, ce gonflement ne vient qu'à la ſuite des excès dans le boire, dans les exercices violens, particuliérement celui du cheval, lorſqu'on s'eſt expoſé imprudemment au froid, ou lorſqu'on s'eſt livré aux plaiſirs de l'amour. Ce qui prouve que cet accident eſt dû à l'irritation, c'eſt qu'il a quelquefois eu lieu par l'effet ſtimulant des bougies, & qu'on le voit ſurvenir dans un & même dans les deux teſticules après l'opération de la pierre.

Comme cette affection eſt plus ou moins à craindre dans la gonorrhée, particuliérement lorſque l'inflammation eſt conſidérable, il eſt toujours prudent de munir les teſticules d'un ſuſpenſoire; & ſi on a négligé cette précaution, elle devient certainement un des

premiers moyens curatifs à employer lorſque la maladie s'eſt déclarée. La ſituation la plus convenable dans ces ſortes de cas, eſt, ſans contredit, la ſituation horizontale, elle devient même néceſſaire, lorſque l'inflammation eſt violente : il faut tirer huit ou dix onces de ſang, ſitôt qu'on s'apperçoit du gonflement. Cette ſaignée doit ſe faire au bras ; & ſi la douleur & l'inflammation ne diminuent pas promptement, très-ſouvent il faudra la répéter, ſur-tout chez les ſujets pléthoriques. On doit avoir grand ſoin de ne point employer les mercuriaux ; car comme cette maladie eſt indépendante du virus vénérien, & qu'elle eſt purement inflammatoire, ils ne ſervent qu'à l'empirer par leur effet ſtimulant. Les draſtiques ne ſont pas moins contre-indiqués à cauſe de l'irritation qu'ils occaſionnent au col de la veſſie. On recommande beaucoup les vomitifs actifs dans ces cas ; je les ai vu quelquefois cauſer beaucoup de mal par leur violence. La ſaignée leur eſt préfé-

rable à tous égards. Les bains chauds produiront un très-bon effet ; mais les cataplaſmes chauds que l'on applique ordinairement ſur le ſcrotum, ne me paroiſſent ſervir qu'à relâcher ſans attaquer la cauſe de la maladie. En général les applications froides & ſouvent répétées, telles que celle de linges trempés dans le vinaigre, préſentent les plus grands ſecours.

Après la hernie humorale, l'épididime reſte ſouvent gonflé pendant fort long-temps, quelquefois pendant pluſieurs années ; mais en général ſans danger pour le malade.



## § II.

### *De la Chaude-piſſe cordée.*

LA chaude-piſſe cordée (1), ou l'érection douloureuſe & involontaire de la

(1) *Voyez* la note, page 9.

verge, eſt occaſionnée par le ſtimulus du virus vénérien qui agit ſur la membrane enflammée de l'urethre, & peut ſe guérir en général par l'uſage intérieur des opiates & par les injections ſédatives. On peut prendre dans cette vue, à l'heure du coucher, un grain d'extrait thébaïque, ou de cinq à vingt gouttes de ſa teinture. On peut faire des injections dans l'urethre avec l'opium combiné avec les fluides mucilagineux, dans la vue de diminuer l'irritation locale. J'ai également vu de très-bons effets des ſang-ſues appliquées vers le ſiege de l'inflammation. La meilleure maniere de remédier à cette maladie, eſt de placer la verge dans une ſituation propre à prévenir l'érection.

En général cette affection, très-fâcheuſe, ne dure pas plus que la douleur, la chaleur & la difficulté d'uriner; quelquefois cependant nous la voyons ſe ſoutenir fort long-temps encore, après que l'inflammation eſt tombée. C'eſt alors le cas de donner le kina à haute doſe, pré-

férablement à toute autre remede. Je l'ai vu résister à tous les secours de l'art, & à la fin cesser entiérement, étant abandonnée à la nature.



## §. III.

### *Du Bubon.*

Le bubon (1), ou l'inflammation des glandes lymphatiques des aînes, n'est

---

(1) La matiere absorbée par les vaisseaux lymphatiques, dit M. Fordyce, les enflamme quelquefois dans son passage, & il survient rougeur, dureté & douleur dans tout leur trajet, jusqu'aux premieres glandes lymphatiques; quelquefois cependant ces symptômes n'ont pas lieu. Quoiqu'il en soit, il arrive toujours une inflammation de la premiere glande à laquelle ces vaisseaux aboutissent, & c'est ce qui produit le bubon.

Les glandes lymphatiques s'enflamment aussi quelquefois, lors même qu'il n'y a point absorption de matiere; mais ces cas sont très-rares.

Quant à ce qui regarde le traitement du bubon par suppuration, cet Auteur remarque que l'ulcere en est toujours dangereux à cause de sa disposition à s'étendre & à former des sinus, & de sa proximité des gros vaisseaux, quoique souvent il guérisse sans difficulté.

quelquefois que l'effet de l'irritation ; car on a vu que le ſtimulus des bougies avoit ſuffit pour le faire naître (1). Mais en général il eſt occaſionné par l'abſorption du virus vénérien contenu dans l'urethre ou dans un chancre. Un bubon produit par l'infection de la maſſe du ſang, eſt un cas très-rare, ſi jamais il ſe rencontre.

A meſure que l'inflammation du bubon augmente, l'écoulement de l'urethre diminue. On a communément attribué ce phénomene à un tranſport de la matiere morbifique ; mais dans les cas dont nous parlons, la quantité de la matiere abſorbée eſt probablement très-petite, & la cauſe de ce changement eſt plutôt due au tranſport de l'inflammation ſur les glandes inguinales.

En général quand une fois le bubon a commencé à ſe former, les Praticiens

---

(1) *Voyez* la note précédente.

penſent qu'il faut le faire ſuppurer, de crainte qu'en le fondant, la matiere ne ſe répande dans tout le corps, & ne produiſe la vérole. Il eſt facile de prouver que cet accident aura bien plutôt lieu ſi l'on favoriſe la ſuppuration, que ſi l'on s'y oppoſe. Un bubon dans ſes commencemens peut être conſidéré, ainſi que la gonorrhée, comme une affection locale, occaſionnée par une petite quantité de virus qui irrite les conduits délicats qui vont à la glande, la glande elle-même, & cauſe ainſi l'inflammation. Juſques-là il eſt indépendant de l'état dans lequel ſe trouve le ſyſtême général du corps humain. En appaiſant cette inflammation, & en aidant l'abſorption du pus qui peut s'être formé dans la tumeur, on expoſe, à la vérité, le malade au danger d'une infection générale; mais ce danger ne ſera pas ſi imminent, ſi on diſſipe le bubon de bonne heure, & on peut toujours le prévenir, par l'emploi bien entendu des mercuriaux. Mais qu'eſt-ce qu'on fait en amenant la

glande à ſuppuration ? On expoſe le malade aux déſagrémens d'un traitement long & ennuyeux, & au danger de contracter la vérole qui augmente inévitablement à meſure que la ſuppuration fait des progrès ; car il eſt certain que quand la matiere ſe forme, il doit toujours y avoir une abſorption, & plus particuliérement lorſque la membrane cellulaire qui eſt autour de la glande commence à être affectée. Quand le bubon vient à ſe mûrir & que la matiere ſe dégorge, il préſente une large ſurface ulcérée qui prête à l'abſorption, & devient une ſource abondante d'infection. C'eſt pourquoi il eſt à propos de tenter la diſſipation de ces tumeurs d'auſſi bonne heure qu'il eſt poſſible. On emploie à cet effet, dans la pratique ordinaire, des onctions mercurielles, qui en pénétrant à travers la glande affectée, peuvent détruire le virus vénérien. Cette idée, comme nous l'avons remarqué en parlant des injections, eſt fondée ſur un principe erroné. Le mercure appliqué

de cette maniere, agit uniquement par ſon ſtimulus; ce ſtimulus procurera le plus ſouvent l'abſorption des ſucs extravaſés; mais ſouvent il augmentera l'inflammation, hâtera la ſuppuration, & aidera la terminaiſon que l'on a intention de prévenir. Il faut donc que le Praticien connoiſſe bien l'effet de l'onction dans cette circonſtance, pour ſe conduire en conſéquence. En général, j'ai trouvé les applications froides beaucoup plus efficaces que les onctions mercurielles, ou toute autre application, fomentation ou cataplaſme. Mais les plus puiſſans remedes dans ces cas ſont les vomitifs. J'ai ſouvent vu des bubons entiérement diſſipés par ce moyen, même lorſque la matiere de la ſuppuration étoit raſſemblée ſur la glande (1).

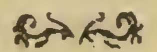
Si la tumeur, comme il peut arriver

---

(1) Cette matiere de la ſuppuration abſorbée, ne diſſéminera-t-elle pas plutôt la vérole dans toutes les parties? Le vomitif ne conviendroit-il pas mieux dans l'état de crudité de la maladie?

fréquemment, malgré toutes nos précautions, vient à ſuppuration, quelle ſera la meilleure méthode pour l'ouvrir ? Faudra-t-il ſe ſervir du fer ou du cauſtique ? Les Praticiens ſont extrêmement diviſés là-deſſus. Pour décider cette queſtion, il faut d'abord diſtinguer le bubon qui vient d'une ſimple irritation ou de la gonorrhée, de celui qui vient à la ſuite d'un chancre & par abſorption. Si on abandonne le premier à la nature, ou ſi on le traite ſeulement par les cataplaſmes, il guérira en général ſans difficulté ; & ſi l'on ne juge pas à propos d'attendre que la tumeur s'ouvre d'elle-même, il ſuffira d'une petite inciſion à la partie déclive de la tumeur pour l'évacuer & la guérir ; mais dans le cas d'un bubon provenant d'un chancre, quand la tumeur eſt conſidérable & douloureuſe, & que la ſuppuration a été longue à ſe former ; ſi on inciſe la peau avec le fer, les bords de l'ulcere deviendront calleux, & il guérira beaucoup plus lentement & plus difficilement que

ſi on l'ouvroit par le moyen du cauſtique. Il y a pluſieurs années que je voyois un malade qui avoit un bubon à chaque aîne, les deux tumeurs s'étoient formées vers le même temps; j'en ouvris une par inciſion, & l'autre par le moyen du cauſtique. Celle que j'avois ouvert avec le cauſtique, guérit une fois plutôt que l'autre; depuis ce temps j'ai eu deux fois l'occaſion de faire la même expérience, qui a eu le même ſuccès. Cela prouve combien le cauſtique l'emporte ſur le fer. Enfin, j'ai trouvé généralement, même dans les cas d'un bubon occaſionné par des chancres, que quand le malade étoit d'une bonne conſtitution, quand la tumeur avoit mûri tranquillement, qu'on l'avoit laiſſée s'ouvrir d'elle-même, elle avoit été plutôt guérie qu'elle ne l'eſt ordinairement quand on l'ouvre, ſoit avec le fer, ſoit avec le cauſtique.



## §. I V.

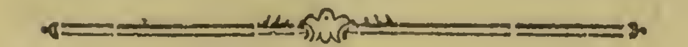
### *Du Phimosis & du Paraphimosis.*

LE phimosis, ou la contraction & l'enflure du prépuce qui empêche qu'on ne découvre le gland, est constamment l'effet de l'irritation, quand il accompagne la gonorrhée. Quoiqu'on recommande fort souvent l'incision dans cette maladie, elle est rarement nécessaire, lorsqu'elle est bien traitée. La saignée locale, par le moyen des sang-sues, est fort utile dans ces cas; mais il faut avoir soin que les sang-sues ne mordent pas sur un endroit affecté par le virus, de crainte qu'elles n'occasionnent des chancres & la vérole. Il faut nettoyer fréquemment la membrane enflammée, en injectant quelque fluide adoucissant, tel que le lait ou l'eau végéto-minérale de Goulard : on peut également injecter une solution d'opium entre le prépuce & le gland, pour modérer l'irritation. Les

applications chaudes ne ſervent qu'à favoriſer l'affluence des humeurs ſur la partie, & à empirer à la longue la maladie; mais on obtiendra de très-bons effets de l'application fréquemment répétée, de linges trempés dans l'eau végéto-minérale de Goulard.

Dans le paraphimoſis le prépuce eſt fortement contracté au-deſſous de la couronne du gland, de maniere qu'on ne peut le recouvrir. Dans ce cas il forme un étranglement qui, ſi l'inflammation eſt conſidérable, ſe termine par la gangrene. Les applications qui ſe font ſur la partie doivent être froides, comme dans le phimoſis. En preſſant le gland ſouvent & doucement, de maniere à procurer une abſorption dans les corps caverneux, on peut en diminuer le volume; enſuite, en ramenant avec force le prépuce ſur le gland, on obtient très-ſouvent une heureuſe terminaiſon de la maladie, dans des cas où ſans cela l'opération auroit peut-être été néceſſaire.

Cette méthode est un peu douloureuse pour le malade, mais à tous égards elle est préférable à l'amputation.



## §. V.

### *Des Chancres.*

IL n'est pas douteux que dans le plus grand nombre de cas, les chancres ne soient une affection locale (1) qui n'est point occasionnée, comme bien des personnes l'ont supposé, par le virus vénérien absorbé, répandu dans l'habitude du

(1) Le virus, dit M. *Fordyce*, étant appliqué aux endroits du corps où le mucus domine, comme dans les parties de la génération, il produit une inflammation & une sécrétion considérables, dans les glandes muqueuses; dans ce cas il arrive rarement qu'il soit absorbé par le systême des vaisseaux, & pour lors il produit une maladie qui s'appelle *gonorrhée*; d'autrefois il se forme une ou plusieurs inflammations érésipelateuses, suivies de plusieurs pustules lymphatiques, lesquelles venant à se déchirer ou à s'ouvrir, donnent lieu à des ulceres qui s'appellent *chancres*. Dans ces cas, la matiere vénérienne pour l'ordinaire est absorbée par les vaisseaux & transmise de là au sang.

corps, & reproduit enſuite ſous cette forme. Le plus ſouvent ils ſont dus uniquement à l'inflammation & à l'ulcération, cauſées par les particules du virus qui ſe ſont attachées à la ſurface membraneuſe du gland & du prépuce. C'eſt ainſi qu'ils ſurviennent dans les cas de phimoſis, & c'eſt ſur quoi je fonde mon opinion.

On a fait des objections contre le traitement des chancres par les topiques, parce qu'on a ſuppoſé que ſi l'ulcere étoit guéri par de ſemblables moyens, le virus ſeroit abſorbé dans la maſſe des humeurs, & que le malade ſeroit en danger de contracter la vérole. Je ſuis très-convaincu que cela ſe peut & même que cela arrive quelquefois, ayant vu pluſieurs exemples frappans de vérole due à cette cauſe, & que j'ai été à portée d'obſerver; mais dans ces cas les chancres étoient larges & étendus, rendant une matiere abondante, & par conſéquent prêtant une grande ſurface à l'abſorption;
de

de plus, ils avoient été mal traités, & & on avoit négligé les moyens de prévenir l'infection des humeurs ; car il eſt certain que ſi l'on fait des onctions mercurielles avec toute autre ſubſtance ſtimulante ou aſtringente dans les chancres, & qu'ainſi on en deſſeche la ſurface, on infectera toute l'habitude du corps ; au lieu que ſi le chancre eſt petit, ſans inflammation conſidérable, & qu'on le touche à pluſieurs repriſes avec le cauſtique, de façon cependant qu'on laiſſe ſortir de l'ulcere une certaine quantité de matiere, & qu'après cela il ſe déterge & ſe diſpoſe à guérir, alors on détruira le virus au lieu de le répercuter, & par ce moyen on guérira en peu de jours une maladie qui autrement dureroit pluſieurs ſemaines.

Quand on ſuit cette méthode, il faut bien avoir attention que le cauſtique ſoit aſſez actif pour produire une eſcarre ; car autrement il ne ſerviroit qu'à irriter, & le virus ſeroit répercuté. Quoiqu'il en

ſoit, il ſera prudent d'avoir égard à la facilité avec laquelle le virus peut infecter la maſſe des humeurs, & dans tous les cas où le chancre eſt étendu & de mauvais caractere, il ſera bon de ne faire uſage que des topiques les plus doux, comme la charpie ſeche, de fréquentes fomentations de lait chaud, &c. & d'adminiſtrer les mercuriaux intérieurement pour aſſurer la cure, parce que dans ces cas l'inflammation excitée par les cauſtiques ſeroit dangereuſe.

La pratique ordinaire d'appliquer des préparations mercurielles à ces ulceres, eſt fondée ſur les principes que j'ai eu occaſion de combattre en parlant de l'injection ; mais l'onction bleue n'a ici d'autre propriété, que celle que toutes les autres ſubſtances onctueuſes peuvent avoir, excepté ce qui eſt dû à ſon action ſtimulante, & le précipité rouge aura autant d'effet que le vitriol bleu, ou tout autre eſcarrotique. Quelquefois cependant quand l'ucere eſt grand, il peut ſe

faire abſorption d'un peu de précipité; & ſi le malade eſt irritable ou ſcorbutique, la bouche peut en être affectée; c'eſt ce qui eſt arrivé dans les ulceres de la jambe qui n'étoient point vénériens, lorſqu'ils ont été arroſés avec cette préparation.

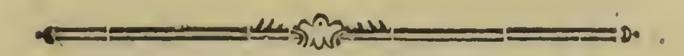
Entr'autres objections que l'on a fait contre le traitement des chancres par les topiques, ceux qui les conſiderent comme la ſuite de l'infection intérieure, ont allégué, comme un fait en leur faveur & contraire à notre opinion, que les chancres étoient tellement dus au virus répandu dans la maſſe des humeurs, qu'on devoit les regarder comme nous fourniſſant la preuve la plus ſatisfaiſante des effets du mercure, & qu'il falloit conclure de l'état où ils étoient, à celui dans lequel le virus ſe trouvoit dans le corps humain; en ſorte qu'ils n'appliquent ſur l'ulcere que de la charpie ſeche; & lorſqu'il commence à ſe guérir, ils prétendent que le virus eſt totalement purgé.

Cette doctrine, au premier coup-d'œil, paroît plausible ; mais les remarques suivantes feront voir, à ce que je présume, qu'elle est mal-fondée.

Premiérement, comme le chancre est originairement une affection locale (1), on préviendra d'autant plus sûrement l'infection de la masse des humeurs, que l'on guérira plus promptement cette même affection locale. Secondement, si, au lieu de prendre ce parti, on laisse suppurer le chancre pendant plusieurs semaines, le malade est exposé pendant tout ce temps au danger de contracter la vérole. Troisiémement, la cure spontanée d'un chancre est quelquefois le prélude d'un bubon. Je me souviens d'un cas de cette nature, chez un sujet qui, ayant un petit chancre sur le gland, prit le mercure pendant trois semaines, & ne fit que laver l'endroit avec le lait & l'eau chaude. Au bout de ce temps, le chancre commença à se dessécher, &

(1) *Voyez* la note, pag. 47.

le malade ſe flattoit d'être guéri, lorſqu'un poulain commença à paroître à l'aîne, & ſuppura. Dans ce cas, ſi on avoit commencé à traiter le chancre par les cauſtiques, de la maniere que je viens de le recommander, on auroit probablement prévenu l'abſortion & ſes ſuites, & les mercuriaux bien adminiſtrés auroient achevé de le prémunir contre la crainte de toute infection interne.



## §. V I.

*Des Obſtructions du canal de l'urethre.*

On a toujours ſuppoſé juſqu'ici que les caroncules ou excroiſſances fongueuſes, étoient la ſeule cauſe de l'obſtruction de l'urethre; & M. Daran prétend encore qu'elles en ſont la cauſe la plus ordinaire, aſſurant très-gravement que par le moyen de ſes bougies, il eſt en état de déterminer leur ſituation, leur forme & leur nature, avec la derniere

exactitude ; jusqu'à dire si elles sont rondes ou ovales, & si leurs bords sont unis, fongueux ou calleux.

J'ai vu deux fois une petite excroissance ou porreau fongueux à l'orifice de l'urethre, & d'autres Praticiens ont cru voir quelque chose de semblable dans un petit nombre de circonstances. Mais de grands Anatomistes vont jusqu'à traiter ces caroncules de chimeres ; & le célebre Morgagni nous apprend ( *de sedib. & caus.* ) que dans le grand nombre d'urethres qu'il a examinés, il n'a rencontré qu'une seule fois une excroissance charnue. Nous pouvons donc assurer en toute sûreté que ces caroncules sont extrêmement rares ; & quand nous entendons des personnes se vanter d'en avoir beaucoup guéri, il faut conclure qu'ils ne sont que des ignorans, ou qu'ils veulent en imposer au Public.

Au lieu de caroncules, l'obstruction peut être causée par une protubérance de la substance spongieuse de l'urethre,

lorſque ſa membrane a été conſidérablement affoiblie par la gonorrhée. Goulard penſe ( *Traité des maladies de l'urethre* ) que cette eſpece d'obſtruction eſt la plus fréquente, & que la raiſon pour laquelle on la remarque ſi rarement dans les diſſections, c'eſt que la cauſe qui forme ces protubérances ceſſant à la mort, les cellules ſe vuident, les protubérances s'affaiſſent, & ne laiſſent aucune trace. Morgagni n'a jamais rencontré de maladie provenant de cette cauſe; mais il n'en eſt pas moins certain qu'il en peut exiſter, & qu'on en voit quelquefois qui en dépendent, quoique rarement. Mais la cauſe la plus générale de l'obſtruction paroît être la contraction d'une portion de l'urethre. D'où cette affection peut-elle venir ? C'eſt ce que nous ne pouvons déterminer avec certitude; mais il paroît qu'elle peut être due à l'excoriation & à l'inflammation qui ont eu lieu précédemment. Cette maladie eſt ordinairement accompagnée d'écoulement; car l'urethre étant élargi

au-deſſus de ſa conſtriction, cette irrégularité la rend ſujette à l'irritation, & par conſéquent à l'inflammation, qui a ſon ſiege entre l'endroit de la contraction & le col de la veſſie, & qui peut occaſionner une ſuppuration. Quand cela arrive, la matiere, comme dans tous les autres abcès, ſe porte en dehors, & ſouvent creuſe l'urethre. Alors l'urine s'ouvrant un paſſage dans l'ulcere produit une fiſtule, dont la premiere apparition ſe fait extérieurement vers le périnée ; ſi on néglige ces accidens, ou ſi on les traite mal, les parties voiſines s'enflamment & ſuppurent, & il s'ouvre quelquefois pluſieurs points fiſtuleux, qui tous communiquent ordinairement avec le foyer primitif de la maladie. Le ſiege, la nature & l'état de cette maladie étant tels que nous venons de les ſuppoſer, il eſt facile de concevoir quels doivent être les moyens curatifs qu'il faut employer pour en venir à bout. L'attention du Praticien doit ſe porter eſſentiellement ſur l'affection primitive qui

eſt la contraction ; car c'eſt de ſa guériſon que dépend évidemment celle de l'abcès au périnée, d'autant plus que c'eſt le ſeul moyen de prévenir ce dernier accident.

On peut, dans le plus grand nombre de cas, eſpérer de guérir facilement la contraction, lorſqu'on s'y prend à temps, en opérant une diſtention graduée de la portion contractée du canal de l'urethre, par le moyen des bougies. A proportion de ce que l'obſtruction cede, l'urine coule plus librement ; ainſi l'irritation, & par conſéquent l'écoulement du pus diminuent. Tout l'effet des bougies, ſagement employées, ſe réduit donc à cette ſimple opération de diſtendre graduèllement la membrane ; c'eſt pourquoi notre principal but, dans leur compoſition doit être de les rendre aſſez fermes pour pouvoir être introduites dans l'urethre ſans danger de s'y rompre; en même temps aſſez ſouples pour ſe mouler aiſément au paſſage, & ſe prêter aux mouvemens du corps. Elles doivent

être auſſi parfaitemens polies, ſans qu'il entre dans leur compoſition rien qui puiſſe irriter. Un corps étranger, tel qu'une bougie, quelque doux qu'il puiſſe être, lorſqu'il eſt introduit dans un canal auſſi délicat que l'urethre, eſt de lui-même un ſtimulant ſuffiſant pour augmenter la ſécrétion du mucus, lorſqu'il y demeure un certain temps. La prétendue ſuppuration qu'on diſoit être occaſionnée par celles que l'on a propoſées en différens temps, n'eſt autre choſe que cette même ſécrétion du mucus portée à un plus haut degré; car il eſt bien connu qu'il n'y a jamais de ſuppuration à moins qu'il n'y ait exulcération, d'autant plus que l'augmentation de ſécrétion du mucus, dans une ſurface auſſi délicate que l'urethre, doit néceſſairement être proportionnée, au moins juſqu'à un certain point, au ſtimulus qu'on lui applique; car ſi ce ſtimulus eſt violent, & que ſon action ſoit continuée pendant long-temps, il y aura naturellement une inflammation & tout ce qui en eſt la ſuite.

Il eſt donc évident que ſi une bougie eſt un ſtimulus ſuffiſant pour enflammer & excorier l'urethre, elle fera à la vérité un grand mal, mais qu'elle ne pourra produire de ſuppuration, à moins que la conſtriction ne ſoit occaſionnée par un ulcere, & l'on voit que ce n'eſt plus le cas dont il s'agiſſoit. Cependant cette idée des effets ſuppuratifs des bougies a tellement prévalu, que l'autorité de M. Sharp, qui étoit convaincu qu'elles ne pouvoient opérer par ce moyen, (*A critical inquiry into the preſent ſtate of ſurgery*) n'a pu l'emporter ſur un préjugé ſi profondement enraciné, & qu'il n'a pu obtenir qu'on les regardât comme procurant la guériſon, en partie par leur effet ſuppuratif, & en partie par la diſtention qu'elles occaſionnent. Les Praticiens juſqu'ici n'ont pas aſſez fait attention à la différence qu'il y a entre la ſuppuration & l'augmentation dans la ſécrétion du mucus, & ſe ſont laiſſés aller trop facilement à l'opinion qui regarde ce dernier effet comme une ſuppuration.

Quand on a recours aux bougies, il faut qu'elles ſoient ſi petites qu'elles puiſſent paſſer ſans difficulté, & ſans occaſionner la moindre douleur ; l'extrêmité en doit être très-mince, & trempée dans l'huile pour en faciliter le paſſage : on doit toujours l'introduire lentement & avec les plus grandes précautions. Une groſſe bougie entre les mains d'un maladroit, a quelquefois déchiré la membrane de l'urethre, & M. Sharp ( *A critical inquiry* , &c. ) parle d'un cas dans lequel une bougie, preſſant chaque jour pendant pluſieurs heures ſur la parois poſtérieure de l'urethre, ſe fit jour à travers le rectum par ſa roideur.

A meſure que la partie obſtruée ſe dilate, il faut augmenter la groſſeur des bougies, juſqu'à ce que l'obſtruction ſoit entiérement diſſipée. La durée du temps que la bougie doit reſter dans l'uretrhe, doit ſe régler ſur la douleur qu'elle fait ſouffrir au malade. D'abord une demi, ou même un quart d'heure ſuffiſent; mais

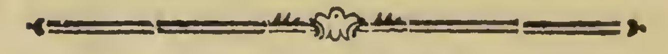
lorſqu'il y eſt accoutumé, on peut l'y laiſſer pluſieurs heures par jour. Une choſe à obſerver dans ce cas, c'eſt de ne pas irriter la partie au point de réveiller de trop vives douleurs. Toutes les fois qu'il y a inflammation, il faut ſuſpendre l'uſage de la bougie juſqu'à ce que l'irritation ſoit tombée.

Quand cette conſtriction a été mal traitée ou négligée trop long-temps, de maniere que la ſuppuration ſe ſoit établie, il faut faire une inciſion, & donner iſſue à la matiere extérieurement ſans délai : ſi le pus s'eſt ouvert lui-même un paſſage, & ſi l'ulcere communique avec l'urethre, on ne doit pas craindre de dilater l'ouverture extérieure, & il faut avoir recours aux bougies dans la vue de faire ceſſer la conſtriction.

J'ai vu quelquefois des cas de cette conſtriction, qui n'a été que momentanée & qui paroiſſoit due à un mouvement ſpaſmodique, occaſionné par l'excitation de l'irritabilité. Dans cette cir-

conſtance, ainſi que dans la chaude-piſſe cordée ſpaſmodique, le kina à haute doſe eſt éminemment indiqué, de même que les injections ſédatives & les bougies.

Je n'ai rien dit de l'uſage intérieur des mercuriaux, dans les cas d'obſtruction de l'urethre, parce que je ſuis convaincu qu'elles ne ſont en général que des affections locales, & que, quand elles ſe trouvent compliquées avec des ſymptomes de vérole, comme il peut arriver de temps en temps, l'uſage du mercure ſe préſente aſſez naturellement.



## §. VII.

### *De l'Écoulement opiniâtre.*

J'AI remarqué que la conſtriction de l'urethre eſt ordinairement accompagnée d'écoulement : cette maladie eſt quelquefois l'effet d'un gonflement & d'une affection vicieuſe de la proſtate. Dans l'un & l'autre cas, comme l'écoulement eſt l'effet de l'irritation, la guériſon dépend

de celle de l'affection locale qui le produit ; mais il y a une autre eſpece d'écoulement qui paroît principalement dépendre du relâchement : il eſt en général ſans infection, & très-fréquent chez ceux qui ont eu pluſieurs gonorrhées de longue durée ; il vient auſſi quelquefois d'une conſtitution affoiblie par les fréquens purgatifs, ou par un long uſage du mercure. Ce dernier écoulement eſt plus rare chez les hommes que chez les femmes, chez leſquelles on peut ſouvent le confondre avec les fleurs blanches qui ſuccedent à la gonorrhée.

Lorſqu'il n'y a pas de raiſon pour ſoupçonner l'exiſtence du virus vénérien, les injections aſtringentes feront on ne peut plus utiles : il ſera néceſſaire en même temps d'avoir égard à l'état de la ſanté du malade & de recommander le kina, les eaux ferrugineuſes, les bains froids & autres remedes, pour fortifier le ſyſtême général. Quand il n'y a point de tendance à l'inflammation, on peut

ſe ſervir avec avantage du beaume de Copahu à hautes doſes.

J'ai vu une maladie de cette eſpece qui, ayant réſiſté à un grand nombre de remedes, fut guérie par l'application d'un véſicatoire au périnée. Quoiqu'il en ſoit, les autres méthodes que j'ai recommandées ſuffiront en général pour la faire ceſſer ; quelquefois cependant elle peut durer long-temps, malgré tous les efforts de la Médecine.

F I N.

---

## *APPROBATION.*

J'AI lu ce préſent Manuſcrit, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Montpellier, ce 28 Août 1783. DE GRIMAUD.

*Permis d'imprimer*, *ce* 28 *Août* 1783. *DE BARTHÉZ, Juge-Mage, Lieutenant-Général.*

